

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 2 juillet 1769

Expéditeur(s) : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 2 juillet 1769, 1769-07-02

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 03/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/2219>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitVous avez toujours les yeux fixés, mon cher...

RésuméPlaisanteries sur la guerre russo-turque, la Pologne, la Corse, la suppression des jésuites. Tous les princes de l'Europe, endettés, veulent s'approprier les richesses des monastères. Volt. fait ses pâques, ne lui écrit plus, ne lui a pas pardonné son amitié pour Maupertuis. Ridicules accusations du gazetier du Bas-Rhin. [Lagrange] a observé le passage de Vénus sur le disque solaire. Connaît déjà les utiles Synonymes français. Misère de la littérature française actuelle. Vœux de santé pour Athénagoras [D'Al.].

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire69.41

Identifiant756

NumPappas949

Présentation

Sous-titre949

Date1769-07-02

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePreuss XXIV, n° 58, p. 454-458

Lieu d'expéditionPotsdam

DestinataireD'Alembert

Lieu de destinationParis

Contexte géographiqueParis

Information générales

LangueFrançais

Sourceimpr.

Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné

Auteur(s) de l'analyseNon renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Beuss, XXIV, 58, pp. 454-458
02 juillet 1769 Frédéric II à D'Alembert

0949
• 756

pression à Berlin même. Les princes, Sire, et surtout les princes tels que vous, ont raison de mépriser les calomnies de toute espèce, parce que leurs actions, exposées aux yeux de tout le monde, donnent par elles-mêmes le démenti à la calomnie: mais un particulier obscur n'a pas cette ressource.

J'allai voir, il y a deux jours, chez le sculpteur Coustou, la Mars et la Vénus qu'on y fait pour V. M.; ces deux statues sont très-belles; la Vénus est entièrement achevée, et le Mars le sera incessamment.

J'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelques jours à V. M., en lui adressant un ouvrage sur les synonymes, ^a qu'elle n'aura peut-être pas encore reçu, et que l'auteur m'a chargé de lui offrir.

On me mande que M. de la Grange a été malade. V. M. devrait lui ordonner de se ménager sur le travail. C'est un homme d'un rare mérite, dont la conservation importe à l'Académie, et qui est bien digne, Sire, des bontés de V. M., par ses talents, par sa modestie, et par la sagesse de sa conduite. Je sais par expérience ce que produit à la longue une forte application; c'est d'éprouver la caducité avant le temps. Puisse la santé de V. M. n'être pas plus caduque que sa gloire! Je suis, etc.

58. A D'ALEMBERT.

Le 2 juillet 1769.

Vous avez toujours les yeux fixés, mon cher d'Alembert, sur ces théologiens belliqueux qui argumentent en Pologne à grand coups de sabre. Aucune des hordes qui combattent sous eux n'a, je vous assure, ni les *Institutions*^b de Jean Calvin, ni la *Somme* de saint Thomas. Le ciel va décider entre l'Alcoran et la procession du Saint-Esprit du Père. Je parierais pourtant pour les sec

^a *Synonymes français, leurs différentes significations, etc.* par M. l'abbé Girard; nouvelle édition, considérablement augmentée, etc., par M. Beauzée. A Paris, 1769, deux volumes.

^b *Institution de la religion chrétienne*. La première édition est de Bâle 1535, in-8.

tateurs de cette dernière opinion. Tout ce qui s'est passé jusqu'à présent entre ces nations théologiennes doit être considéré comme un prélude de ce qui arrivera lorsque la campagne sera ouverte. Le grand vizir, à la tête des catholiques orthodoxes, va passer le Danube; le prince Galizin, avec ses hérétiques, va s'avancer pour le combattre au passage du Dniester. Cela prépare une belle fête pour le diable; car la Sorbonne et l'enfer, ou l'enfer et la Sorbonne, dament également mahométans et grecs. Quelle recrue pour le roi de la huaille noire et pour ses adhérents! J'ai tant envoyé de gens dans ce pays-là malgré moi, qu'il m'est bien permis d'être spectateur de ceux que Sa Majesté Impériale de Constantinople et Sa Majesté Impériale de toutes les Russies y feront voyager.

Pour vous autres Français, vous n'y allez pas de main morte en Corse; vous dépeuplez honnêtement cette île; mais le sort de ceux que vous envoyez dans l'autre monde est différent de celui des Russes et des Turcs, car quiconque est tué ayant combattu pour Paoli et pour la liberté de sa patrie est martyr et gibier de paradis. Votre Choiseul a pris cette Corse comme un chat tire les marrons du feu; mais comme il est adroit, il ne se brûlera pas. Il prend du goût, à ce qu'on assure, pour Avignon et pour le comtat Venaissin; il proteste au pape que *hoc regnum suum non est hujus mundi*,* et ce pauvre druide ultramontain sera obligé de se le persuader, s'il peut. Le Saint-Esprit l'a élu conditionnellement; que voulez-vous qu'il fasse? Il a perdu son crédit idéal, fondé sur la stupidité générale des nations; il supprimera les jésuites, comme autrefois un de ses prédécesseurs abolit l'ordre des Templiers; et les potentats orthodoxes et le vicaire de Céphas Barjone^b se partageront leurs dépouilles, tandis qu'un pauvre petit prince hérétique et tolérant ouvrira un asile aux persécutés. Quel tableau un peintre habile ne ferait-il pas de ces événements! Il vous dessinerait, d'un côté, le mufti rétablissant des évêques polonais dans leurs cathédrales, de l'autre, des popes russes combattant pour les enfants de Calvin; dans le lointain, un prince protestant protégeant les jésuites opprimés par de très-catho-

* Évangile selon saint Jean, chap. XVIII, v. 36.

^b Voyez t. XXIII, p. 138.

liques et de très-chrétiens monarques, et dans un nuage élevé saint Ambroise, Luther, avec le patriarche Photius, croyant tous trois avoir la berlue, et ne comprenant rien à cet étrange spectacle. Si ce tableau s'achève, il sera destiné à orner le grand salon des Petites-Maisons de l'Europe.

Mais trêve de plaisanterie. L'édifice de l'Eglise romaine commence à s'écrouler, il tombe de vétusté. Les besoins des prince qui se sont endettés leur font désirer les richesses que des fraude pieuses ont accumulées dans les monastères; affamés de ces biens ils pensent à se les approprier. C'est là toute leur politique. Mais ils ne voient pas qu'en détruisant ces trompettes de la superstition et du fanatisme, ils sapent la base de l'édifice, que l'erreur se dissipera, que le zèle s'atténuera, et que la foi, faute d'être ranimée, s'éteindra. Un moine, méprisable par lui-même, ne peut jouir dans l'État d'autre considération que de celle que lui donne le préjugé de son saint ministère. La superstition le nourrit, la bigoterie l'honore, et le fanatisme le canonise. Toutes les villes les plus remplies de couvents sont celles où il règne le plus de superstition et d'intolérance. Détruisez ces réservoirs de l'erreur et vous boucherez les sources corrompues qui entretiennent les préjugés, qui accréditent les contes de ma mère l'oie, et qui, dans le besoin, en produisent de nouveaux. Les évêques, la plupart trop méprisés du peuple, n'ont pas assez d'empire sur lui pour exciter fortement ses passions, et les curés, exacts à recueillir leurs dîmes, sont assez tranquilles et bons citoyens d'ailleurs pour ne point troubler l'ordre de la société. Il se trouvera donc que les puissances, fortement affectées de l'accessoire qui irrite leur cupidité, ne savent ni ne sauront où leur démarche les doit conduire; elles pensent agir en politiques, et elles agissent en philosophes. Il faut avouer que Voltaire a beaucoup contribué à leur aplanir ce chemin; il a été le précurseur de cette révolution en préparant les esprits, en jetant à pleines mains le ridicule sur les cuculatis et sur quelque chose de mieux; il a dégrossi le bloc auquel travaillent ces ministres, et qui deviendra une belle statue d'Uranie, sans qu'ils sachent comment. Après d'aussi belles choses, je suis un peu fâché que ce même Voltaire fasse si plate ment ses pâques, et donne une farce aussi triviale au public.

qu'il fasse imprimer sa confession de foi, à laquelle personne n'ajoute foi, et qu'il souille la mâle parure de la philosophie par les accoutrements de l'hypocrisie dont il s'affuble. Pour moi, il ne m'écrit plus; il ne me pardonnera jamais d'avoir été ami de Maupertuis; c'est un crime irrémissible. On dit qu'il s'est brouillé avec son évêque, que celui-là s'est plaint en cour, et que le Très-Christien a prononcé contre Voltaire, que la peur a glacé le pauvre philosophe, et qu'il s'est prêté à ces momeries de pâques et de l'autel, pour ne pas pousser à bout la patience des puissants, dont il n'a pas mal abusé. Cet homme aurait eu trop d'avantages sur ses contemporains, s'ils n'étaient pas rachetés par quelques faiblesses; il est haineux comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; il punirait jusqu'au quatrième degré la génération des Desfontaines, des Rousseau, des Fréron, des Pompignan, etc. Cela n'est pas dans le goût de l'Académie ni du Portique, car vous autres philosophes,

Calmes au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Vous êtes sourds aux cris d'impuissants ennemis;
Un généreux mépris convertit en louange
La voix qui contre vous croasse dans la fange.*

C'est ce qui doit arriver à tous ceux qui savent dédaigner de ridicules accusations; car qui croira, sur la parole du gazetier du Bas-Rhin, qu'on tue un académicien octogénaire en le contrariant ou en le persillant? Ce genre de mort a été ignoré jusqu'à nos jours, et le sera éternellement. Les calomnies fines sont dangereuses; mais, en vérité, les platitudes n'attirent que du mépris.

Notre géomètre berlinois^b se porte à merveille; il vit plus dans la planète de Vénus que sur ce petit globe terraqué. Le peuple, qui a peut-être entendu parler de Vénus et de son passage par le disque du soleil, a été pendant deux nuits de suite sur pied pour observer ce phénomène; cela vous fera rire aux dépens de mes bons compatriotes, mais ils n'y entendent pas plus de finesse.

* Ces vers sont une variation de deux vers de l'Épître LIV de Voltaire, *À madame du Châtelet*. Voyez ses *Œuvres*, édit. Benoit, t. XIII, p. 124. Quant aux mots *croasse dans la fange*, voyez notre t. X, p. 11; t. XVIII, p. 20 et 96; et t. XXI, p. 32.

^b M. de la Grange.

Vous me parlez d'ouvrages que vous m'envoyez, lesquels ne me sont point parvenus jusqu'à présent. Je connais les *Synonymes français*, je les ai depuis longtemps. Ce livre est d'autant plus utile, qu'il apprécie exactement la valeur des termes de votre langue; je soupçonne que c'est une nouvelle édition de cet ouvrage qui doit me venir.

Je vous avoue que je suis assez dégoûté des nouveaux livres qui paraissent à présent en France; on y voit tant de superfluité, beaucoup de paradoxes, des raisonnements lâches et inconséquents, et, avec ces défauts, si peu de génie, qu'il y aurait de quoi se dégoûter des lettres, si le siècle précédent ne nous avait pas fourni des chefs-d'œuvre en tout genre. L'heureuse fécondité de ce siècle nous dédommage de la stérilité du nôtre. Je suis venu au monde à la fin de cette époque où l'esprit humain brillait dans toute sa splendeur. Les grands hommes qui ont fait la gloire de ces temps heureux sont passés; il ne reste désormais en France que vous et que Voltaire qui soutenez, comme des colonnes fortes et puissantes, les restes d'un édifice qui va s'écrouler. J'espère donc que nous sortirons du monde en même temps, et que nous voyagerons en compagnie vers ce pays dont aucun géographe n'a donné la carte, dont aucun voyageur n'a donné la description, dont aucun quartier-maître n'a indiqué le chemin, et dont nous serons réduits à nous-frayer la voie à nous-mêmes; mais, jusqu'au moment du départ, jouissez d'une santé parfaite, goûtez de tout le bonheur que notre condition comporte, et conservez votre âme dans une tranquillité inébranlable. Ce sont les vœux de tous les philosophes pour leur cher Athénagoras.* Sur ce, etc.

* Le philosophe platonicien Athénagoras naquit à Athènes au dernier siècle de l'ère vulgaire. Jeune encore, il embrassa la religion chrétienne, et alla s'établir à Alexandrie, où il ouvrit une école dans laquelle il se proposa de concilier les dogmes de sa nouvelle religion avec ceux de l'Académie. Nous avons de lui deux ouvrages: un *Traité de la résurrection des morts*; et une *Apologie de la religion chrétienne*, qu'il adressa aux empereurs Marc-Aurèle et Commode. Peut-être Frédéric n'a-t-il écrit Athénagoras que par méprise au lieu d'*Ambrogius*, surnom qu'il donne ordinairement à d'Alembert.